



La médecin légiste Cristina Cattaneo, lors d'une opération d'identification des corps retrouvés en Méditerranée.

MARCELLO PATERNOSTRO/AFP/ED. ALBIN MICHEL

Migration Mers et murs

La condition des migrants, qui empire dans l'indifférence des pays nantis, a inspiré trois auteurs, acteurs sur le terrain.

Par Kerenn Elkaïm

Que ce soit aux portes de l'Europe ou à la frontière américano-mexicaine, des migrants tentent de repousser des murs.

Selon l'Observatoire international des migrations, près de 17 000 ont péri en Méditerranée depuis 2014. Or, plus leur nombre croît, plus on se détourne de leur sort. Combien meurent sur la route de l'exil? Combien sont vendus ou portés disparus? Loin de leur tour d'ivoire, des auteurs s'emparent du sujet. « L'écrivain est un passeur, mais il peut questionner la laideur du monde pour s'acheminer vers sa beauté », nous explique Louis-Philippe Dalembert. Il « sait ce que ça signifie de tout laisser derrière soi, d'arriver sur une terre qui ne vous attend pas » : « Qui devient-on quand on part? » L'écrivain haïtien a pris le parti de la fiction, car « on parle

moins des femmes migrantes ». Son roman *Mur Méditerranée* retrace les destins de Chochana la Nigérienne, Semhar l'Érythréenne et Dima la Syrienne. Tout les oppose, si ce n'est le bateau de l'Eldorado. « J'offre une voix, un visage,

une histoire ou des liens familiaux aux migrants. Quel lieu les acceptera? »

De son côté, Valeria Luiselli interroge l'identité des êtres et des nations dans *Archives des enfants perdus*. Mexicaine, fille d'une zapatiste et d'un diplomate, elle a grandi en Afrique du Sud et en Corée du Sud. « Une identité perpétuelle d'étrangère. » Pour avoir la *green card* américaine, elle sert d'interprète dans les tribunaux pour enfants migrants (lire *Raconte-moi la fin*, traduit chez l'Olivier). La plume de Valeria Luiselli « se veut aussi éthique qu'esthétique ». Son précédent essai dénonçait l'absurdité du système judiciaire américain à l'égard des mineurs clandestins, « mais un roman transmet mieux les émotions », car « la littérature fait émerger l'arche de l'humanité. Elle ne sauve pas les gens, mais soulève des questions complexes ». *Archives des enfants perdus* suit une famille recomposée. Le père est à la recherche de traces des Indiens Apaches, alors que la mère se fait le Petit Poucet des migrants mineurs. « L'histoire se répète. Grâce à la fiction, les enfants transmettront le flambeau. » Et, pour préserver la mémoire, ses narrateurs se sont munis d'un enregistreur; ils savent que « le son se veut une métaphore de l'histoire orale, qui tend à s'effacer ou à être réécrite ». Le livre est conçu comme un puzzle de boîtes, de photos et d'échanges familiaux où les fantômes reprennent vie. « En Amérique centrale, des enfants migrants meurent ou sont

UNE DIASPORA D'AUTEURS

En cette rentrée, Marie Darrieussecq se glisse dans la peau d'une Française en croisière, rencontrant l'univers du Nigérien Younès, recueilli sur son paquebot (*La Mer à l'envers*, POL), tandis que Mathilde Chapuis, dans son premier roman (*Nafar*, Liana Levi), suit un « sans-droit » syrien. On avait déjà pu lire ces dernières années *L'Opticien de Lampedusa* (Emma-Jane Kirby, J'ai lu, 2017), qui dénonce l'aveuglement européen. Ou le récit de l'avocate sans frontières Marie Doutrepont, *Moria* (180°, 2018), qui décrit le désarroi et la violation des droits des migrants, sur l'île de Lesbos, en Grèce. En octobre, un collectif littéraire (Antonio Muñoz Molina, Samar Yazbek, Leïla Slimani...) pointe cette *Méditerranée, amère frontière* (Actes Sud), en s'unissant à l'association SOS Méditerranée. D'autres régions du monde sont également touchées, comme l'évoquent *Les Réfugiés* (Belfond) de Viet Thanh Nguyen; ses nouvelles incarnent les exilés de la diaspora vietnamienne.

K. E.



kidnappés, en toute impunité. Soit 11 000 portés disparus en six mois. »

Cette croisade recoupe celle de Cristina Cattaneo. En 2015, cette médecin légiste italienne est chargée d'identifier 800 naufragés du *Barcone*, « une morgue en mer de Méditerranée ». *Naufragés sans visage* est né de « l'urgence de témoigner, avant que la réalité soit oubliée ». Les droits seront versés au Laboratoire d'anthropologie et d'odontologie forensique (Labanof), où elle analyse les morts anonymes. « Personne ne se soucie des inconnus ou des migrants. Ne pas leur donner de nom équivaut à une histoire sans fin. » Pour elle, « identifier un corps revient à lui rendre sa dignité ». « Les morts parlent autant que les vivants. L'angoisse se lit dans leurs gestes ultimes ou leurs poches, renfermant une photo, un bulletin scolaire ou un peu de terre natale. Quel prix ont-ils payé pour fuir la faim, la pauvreté, les persécutions religieuses, sexuelles, politiques ou climatiques ? L'Europe du ^{xx}e siècle se vante des droits humains, il n'en est rien. »

MINEURS INCARCÉRÉS

Ces trois livres ont une portée engagée. Louis-Philippe Dalember dénonce les médias qui nous anesthésient et pointe « l'Occident qui alimente les guerres en vendant des armes ou en pillant les richesses des pays du Sud. Comment donner la possibilité aux gens d'y rester ? ». Son roman est dédié à Angela Merkel, qui a « tendu la main aux migrants. L'Europe manque de courage ». « Les États européens et américains se révèlent défaillants dans le respect du droit d'asile, renchérit Valeria Luiselli. Le problème touche au droit à la terre : qui sera américain ou européen ? » Question cruciale à l'heure de la montée des nationalismes. Et ce n'est pas un hasard si, dans son livre, elle recompose une Amérique fondée par les migrants : « L'autre n'est pas un étranger. » Comme le dit par ailleurs Louis-Philippe Dalember, « tous les pays sont composés de migrants. Ils nous ressemblent ».

« Les migrations caractérisent l'espèce humaine, renchérit Cristina



Jeanne Benameur

Ellis Island blues

Depuis toujours, dans le sillage d'Ulysse et d'Énée, les hommes mettent le cap sur l'ailleurs, faisant preuve de bravoure et d'audace. À ces êtres qui dérangent le monde par leur arrachement consenti et leur quête d'eux-mêmes, Jeanne Benameur adresse une ode héroïque qui interroge inexorablement l'actualité. Un jour et une nuit de l'année 1910 sur Ellis Island sont dilatés sur l'ensemble du roman : au creux de ces longues heures d'attente entre le débarquement du bateau et les premiers pas sur le sol américain sont contenus les désirs ardents de personnages venus de loin. La séduction, l'attendrissement, l'avidité de comprendre, l'élan créateur les font se rencontrer dans ce moment aussi fugace que déterminant. Un comédien italien et sa fille peintre assoiffés de liberté, une couturière arménienne fuyant les massacres, un violoniste bohémien las de voyages, un photographe descendant d'émigrants... Tous sont refaçonnés par leur départ, et incités à créer.

Il y a quelque chose de Laurent Gaudé (on pense en particulier à *Eldorado*) dans la prose de Jeanne Benameur, dans cette succession de phrases courtes et graves, ponctuées de considérations sur les hommes, la vie ; dans ces destinées croisées de personnages fervents et insoumis, défiant le monde d'un regard profond ; dans cette déférence à l'égard des ancêtres et des mythes antiques... Du lyrisme qui imprègne le récit émane parfois une impression d'artifice : on sent comme une volonté de tout nommer, de rendre le moindre geste infiniment signifiant. Mais on se laisse conquérir sans peine par les échappées poétiques qui surgissent le temps d'un cliché, d'une danse ou d'une étreinte.

Manon Houtart



CEUX QUI PARTENT,
Jeanne Benameur,
éd. Actes Sud,
328 p., 21 €.

RICHARD GUESNIER/ACTES-SUD

Cattaneo. Dépassons la peur biologique de l'autre. L'Italie est schizophrène : elle paie pour identifier les morts et rejette les survivants. On est tous égaux ? Si des Occidentaux meurent lors d'un tsunami, le monde s'émeut. Les cicatrices, les brûlures et les tortures infligées me révoltent. Le monde est au courant, or rien ne change. » Pour autant, Louis-Philippe Dalember, installé à Lampedusa, se dit « peptimiste » : « Ici, unis dans le malheur, les migrants partagent l'amitié et la solidarité. » Cristina Cattaneo le concède aussi : « Il y a parfois de la magie dans une tragédie. » Encore faut-il accepter de se pencher dessus assez longtemps pour la discerner. ■



ARCHIVES DES ENFANTS PERDUS,
Valeria Luiselli,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard,
éd. de l'Olivier,
480 p., 24 €.



MUR MÉDITERRANÉE,
Louis-Philippe Dalember,
éd. Sabine Wespieser,
334 p., 22 €.



NAUFRAGÉS SANS VISAGE,
Cristina Cattaneo,
traduit de l'italien par Pauline Colonna d'Istria,
éd. Albin Michel,
224 p., 19 €.